



Pilar  
Quintana

# NOS ABÎMES

“Une histoire subtile.”  
Le Monde





Nos abîmes

DE LA MÊME AUTRICE

*La Chienne*, Calmann-Lévy, 2020 ; J'ai lu, 2022.

# PILAR QUINTANA

Nos abîmes

---

ROMAN

Traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Laurence Debril



TITRE ORIGINAL

*Los Abismos*

ÉDITEUR ORIGINAL

Alfaguara Penguin Random House  
Grupo Editorial, S.A.S., Bogota, D.C., Colombie

©Pilar Quintana, 2021

©Penguin Random House Grupo  
Editorial, S.A.U., 2021

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Calmann-Lévy, 2022

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Pour mes sœurs*



---

« Mon âme plonge dans un abîme noir et répugnant qui, visqueux, me pénètre par la bouche, par les oreilles, par le nez. »

Fernando IWASAKI, *El extraño*



# Première partie



Dans l'appartement, tant de plantes coexistaient qu'on le surnommait « la jungle ».

Le bâtiment semblait extrait d'un vieux film de science-fiction. Des formes plates, des surplombs, beaucoup de gris, de grands espaces ouverts, de larges fenêtres. L'appartement était un duplex avec une baie vitrée dans le salon qui s'élevait du sol au plafond, soit la hauteur de deux étages. Le rez-de-chaussée était habillé d'un sol en granit noir avec des veines blanches. À l'étage, c'était du granit blanc avec des veines noires. L'escalier était fait de tubes d'acier noir et de marches en planches polies. Un escalier dénudé, rempli de trous. Au premier, le couloir s'ouvrait sur le salon, comme un balcon, avec des mains courantes en tuyaux pareils à ceux de l'escalier. De là, on pouvait voir la jungle en contrebas, qui débordait de tous les côtés.

Les plantes se trouvaient sur le sol, sur les tables, au-dessus de la chaîne hi-fi et du buffet, entre les meubles, sur les plates-formes en fer forgé et les pots en argile, accrochées aux murs et au plafond, sur les premières marches de l'escalier et sur les endroits que l'on ne pouvait pas voir depuis le premier étage : la cuisine, le patio de la buanderie,

et les toilettes des invités. Elles étaient de toutes sortes. De soleil, d'ombre, et d'eau. Quelques-unes, les anthuriums rouges et les orchidées colombes, fleurissaient. Les autres étaient vertes. Des fougères lisses et frisées, des plantes aux feuilles zébrées, tachetées, colorées, des palmiers, des arbustes, des arbres qui poussaient bien en pot et des herbes délicates qui tenaient dans ma main de petite fille.

Parfois, en me promenant dans l'appartement, j'avais l'impression que les plantes s'étiraient pour me toucher avec leurs feuilles en forme de doigts, et que les plus grandes, dans la forêt derrière le canapé trois places, aimaient envelopper les personnes qui s'y asseyaient ou les effrayer d'une caresse.

Dans la rue, deux *guayacanes* cachaient la vue du balcon et du salon. Pendant la saison des pluies, ils perdaient leurs feuilles et se couvraient de fleurs roses. Les oiseaux sautaient des *guayacanes* jusqu'au balcon. Les colibris et les passereaux, les plus hardis, s'aventuraient à explorer la salle à manger. Les papillons allaient sans crainte jusqu'au salon. Parfois, la nuit, une chauve-souris entrait, volant bas et semblant ne pas savoir où aller. Ma mère et moi hurlions. Mon père attrapait un balai et se posait au milieu de la jungle, silencieux, jusqu'à ce que la chauve-souris sorte par où elle était arrivée.

Les après-midi, un vent frais descendait des montagnes et traversait Cali. Il réveillait les *guayacanes*, entrant par les fenêtres ouvertes et agitait aussi les plantes d'intérieur. Le tumulte qui en découlait était le même que celui d'une foule dans un concert. Lorsque le soleil se couchait, ma mère les arrosait. L'eau remplissait les pots, s'infiltrait dans la terre, sortait par les trous et tombait dans les soucoupes en argile avec le bruit d'un petit ruisseau.

J'adorais courir dans la jungle, me laisser caresser par les plantes, me tenir au milieu d'elles, fermer les yeux et les écouter. Le filet d'eau, les murmures de l'air, les branches nerveuses et agitées. J'adorais monter les marches en courant et les regarder depuis l'étage, comme si j'étais au bord d'un précipice, l'escalier formant une falaise accidentée. Notre jungle, prospère et sauvage, juste en bas.

Ma maman était toujours à la maison. Elle ne voulait pas être comme ma grand-mère. Elle me l'a répété toute ma vie.

Ma grand-mère dormait jusqu'au milieu de la matinée et ma mère partait à l'école sans la voir. L'après-midi, elle jouait au *lulo* avec ses amies et quand ma mère revenait de l'école, elle était absente quatre fois sur cinq. Le jour où elle était là, c'était uniquement parce que c'était son tour de recevoir dans sa maison. Huit dames à la table de la salle à manger, fumant, riant, jouant aux cartes et mangeant des *pandebonos*. Ma grand-mère ne jetait même pas un coup d'œil à ma mère.

Une fois, au club, elle avait entendu une dame demander à ma grand-mère pourquoi elle n'avait pas eu d'autres enfants.

— Houlà, *mija*, avait dit ma grand-mère, si j'avais pu l'éviter, je n'aurais pas eu celle-là non plus.

Les deux femmes avaient éclaté de rire. Ma mère venait juste de sortir de la piscine et elle dégoulinait d'eau. Elle avait senti, me dit-elle, qu'on lui ouvrait la poitrine pour y enfoncer la main et lui arracher le cœur.

Mon grand-père rentrait du travail en fin d'après-midi. Il faisait des câlins à ma mère, la chatouillait, lui demandait comment s'était passée sa journée.

Pour le reste, elle avait grandi sous la responsabilité des employées de maison qui s'étaient succédé au fil du temps, puisque aucune ne plaisait jamais suffisamment à ma grand-mère.

Dans notre maison non plus, les employées ne restaient pas longtemps.

Yesenia venait de la jungle amazonienne. Elle avait dix-neuf ans, des cheveux raides jusqu'à la taille et les traits brusques des statues de pierre de San Agustín. Nous nous entendîmes dès le premier jour.

Mon école se situait à quelques rues de notre immeuble. Yesenia m'accompagnait à pied le matin et m'attendait à la sortie l'après-midi. En chemin, pendant que l'on marchait, elle me parlait de sa région. Les fruits, les animaux, les fleuves plus larges que n'importe quelle avenue.

— Celui-là, disait-elle en désignant le fleuve Cali, ce n'est même pas un fleuve, mais un ruisseau.

Une après-midi, nous sommes allées directement dans sa chambre. Une petite chambre avec une salle de bains et une lucarne à côté de la cuisine. Nous nous sommes assises sur le lit, l'une face à l'autre. Nous avons découvert qu'elle ne connaissait pas les chansons ni les jeux de tape-main. Je lui apprenais mon préféré, celui avec les poupées de Paris. À chaque étape, elle se trompait, et nous éclatons de rire. Ma mère s'est présentée à la porte.

— Claudia, tu seras gentille de monter.

Elle était super sérieuse.

— Que se passe-t-il ?

— Monte, te dis-je.

— On était en train de jouer.

— Ne m'oblige pas à me répéter.

J'ai regardé Yesenia. Elle, des yeux, m'a dit d'obéir. Je me suis levée et je suis sortie. Ma mère avait saisi mon cartable sur le sol. Nous sommes montées dans ma chambre et elle a fermé la porte.

— Je ne veux plus jamais te voir aussi à l'aise avec elle.

— Avec Yesenia ?

— Avec aucune employée.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une employée, ma petite.

— Et alors ?

— Alors on s'attache à elles et ensuite, elles partent.

— Yesenia n'a personne à Cali. Elle peut rester avec nous pour toujours.

— Ah, Claudia, ne sois pas si naïve.

Quelques jours après, Yesenia était partie sans me dire au revoir, pendant que j'étais à l'école.

Ma mère m'a raconté qu'elle avait été appelée de Leticia et qu'elle avait dû retourner dans sa famille. Je me doutais que ce n'était pas la vérité, mais ma mère s'en était tenue à cette version.

Ensuite est arrivée Lucila, une dame âgée du Cauca qui ne s'est jamais impliquée en rien avec moi, et qui est restée le plus longtemps avec nous.

Ma mère faisait ses activités de maîtresse de maison le matin, quand j'étais à l'école. Les achats, les courses, les factures. À midi, elle allait chercher mon père au supermarché et ils déjeunaient ensemble à l'appartement. L'après-midi, il prenait la voiture pour aller travailler et elle restait chez nous à m'attendre.

Quand je rentrais de l'école, je la trouvais au lit avec un magazine. Elle aimait *Hola !*, *Vanidades* et

*Cosmopolitan*. Elle y lisait des articles sur la vie des femmes célèbres avec de grandes photos en couleur de villas, de yachts et de fêtes. Je déjeunais et elle tournait les pages. Je faisais mes devoirs et elle tournait les pages. À quatre heures commençaient les programmes de l'unique chaîne de télévision et, pendant que je regardais *Sesame Street*, elle tournait les pages.

Un jour, ma mère m'a raconté que peu avant de terminer le lycée, elle avait attendu que mon grand-père rentre du travail pour lui dire qu'elle voulait aller à l'université. Ils étaient dans la chambre de mes grands-parents. Il avait enlevé sa *guayabera*<sup>1</sup>, l'avait fait tomber sur le sol et s'était retrouvé en maillot de corps. Immense, poilu, avec un gros ventre tendu. Un ours. Alors, il l'avait regardée avec des yeux étranges qu'elle ne lui connaissait pas.

— Du droit, avait tout de même osé poursuivre ma mère.

Les veines du cou de mon grand-père s'étaient mises à saillir et de sa voix la plus puissante, il lui avait dit que ce que faisaient les jeunes filles bien élevées, c'était se marier, et pas d'aller à l'université ; du droit et puis quoi encore ? Sa voix terrible résonnait comme à travers un mégaphone, je pouvais presque l'entendre, tandis que ma mère, toute petite, rétropédalait.

Moins d'un mois plus tard, il faisait une crise cardiaque et mourait.

Dans le bureau, nous avions un mur avec des portraits de famille.

---

1. Chemise traditionnelle. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Celui de mes grands-parents maternels était une photo en noir et blanc avec un cadre en argent. Elle avait été prise au club, au dernier réveillon du Nouvel An qu'ils avaient passé ensemble. Autour d'eux, on voyait des serpentins et des gens qui portaient des chapeaux en papier et des clairs. Mes grands-parents finissaient de s'étreindre. Ils riaient. Lui, gigantesque, en smoking, avec des lunettes à double foyer et un verre à la main. On ne voyait pas ses cheveux, mais je savais, grâce à d'autres photos et à ma mère, qu'il avait des poils qui lui sortaient de partout. Des manches de sa chemise, de son col, de son nez et même de ses oreilles. Ma grand-mère portait une robe élégante avec un dos ouvert, un étui à cigarettes entre les doigts et des cheveux courts gonflés. Elle était grande et maigre, un ver de terre qui se serait tenu debout. À côté de lui, elle semblait minuscule.

La Belle et la Bête, avais-je toujours pensé, même si ma mère défendait son père en disant que ce n'était absolument pas une bête, mais un ours en peluche qui ne s'était mis en colère que cette fois-là.

Mon grand-père avait travaillé toute sa vie dans le département des ventes d'une usine d'appareils électroménagers. Il avait de bons clients, un bon salaire et des commissions sur chaque vente. Après sa mort, il n'y avait plus eu de commissions et la retraite qui revenait à ma grand-mère ne représentait qu'une fraction de son salaire.

Ma grand-mère et ma mère avaient dû vendre la voiture, l'action du club et la maison de San Fernando. Elles avaient déménagé dans un appartement de location dans le centre. Elles s'étaient séparées des employées de maison et avaient engagé

des femmes de ménage à la journée. Elles avaient cessé d'aller chez le coiffeur et appris à se faire elles-mêmes les ongles et leurs coiffures. Celle de ma grand-mère était un fouillis qu'elle créait avec son peigne et la moitié d'un pot de laque jusqu'à ce que ses cheveux restent bien gonflés en hauteur. Elle avait arrêté de jouer au *lulo*, cela coûtait cher de recevoir huit dames chez elle, et s'était plutôt dédiée à la *canasta*, qui se jouait à quatre.

Ma mère, qui venait d'avoir son bac, s'était lancée dans le bénévolat à l'hôpital San Juan de Dios, activité que mon grand-père aurait approuvée.

San Juan de Dios était un hôpital de charité. Je ne l'ai jamais vu de l'intérieur et j'imaginai qu'il était sale et lugubre, avec les murs tachés de sang et des malades agonisant dans les couloirs. Un jour que j'en parlais à haute voix, ma mère a ri. En réalité, m'a-t-elle dit, il était grand et lumineux, avec des murs blancs et des jardins intérieurs. Un bâtiment vieux de mille sept cents ans, bien entretenu par les nonnes qui le dirigeaient.

C'était là-bas qu'elle avait rencontré mon père.

Le portrait de mes grands-parents paternels se trouvait, lui, dans un cadre en bronze ajouré de forme ovale. Eux avaient vécu bien avant mes grands-parents maternels, à une époque que j'imaginai sombre dans mon esprit d'enfant, à l'image des couleurs du portrait.

Il s'agissait d'une peinture à l'huile du jour de leur mariage, réalisée à partir d'une photo de studio, avec un fond marron et des détails opaques. Le seul élément lumineux était la mariée, une enfant de seize ans. Elle était assise sur une chaise en bois. Sa robe la couvrait du cou aux chaussures et elle

portait une mantille, un sourire pudique et un cha-pelet dans les mains. On aurait dit qu'elle faisait sa confirmation et que le marié était son père. Il se tenait debout, une main sur son épaule, comme un vieux poteau de bois. Un homme sec, chauve, en costume gris et aux lunettes épaisses.

Ma grand-mère, cette enfant, n'avait pas même vingt ans quand elle était morte en donnant naissance à mon père. Ils vivaient dans la plantation de café de mon grand-père, qui était alors parti pour Cali. Brisé par cette perte, pensais-je. Un homme triste qui ne pouvait prendre soin de personne. Le nouveau-né et sa sœur, ma tante Amelia, qui avait deux ans, avaient été laissés à la ferme aux soins d'une sœur de la défunte.

Ma tante Amelia et mon père avaient grandi à la ferme. Le moment venu, leur tante les avait inscrits à l'école du hameau avec les enfants des paysans et des ouvriers. En CE1, quand leurs chaussures étaient devenues trop petites, la tante avait coupé les bouts avec un couteau et ils s'en étaient allés étudier avec leurs orteils dépassant des trous.

— Ils étaient pauvres ?

Je posais la question à ma tante, qui m'avait raconté l'histoire.

— Tu parles. La ferme était prospère.

— Pourquoi ne vous ont-ils pas acheté de nouvelles chaussures ?

— Qui sait ? a-t-elle dit, avant de faire une pause, puis d'ajouter : Mon père ne nous rendait jamais visite.

— Était-il triste à cause de la mort de ta mère ?

— C'est certain.

La tante était tombée malade. Les médecins n'avaient rien pu faire, et quand elle était morte, les enfants avaient été envoyés à Cali auprès de leur

père. Il avait vendu la ferme de café et fondé le supermarché.

Mon père et ma tante avaient vécu avec mon grand-père jusqu'à l'âge adulte. Il souffrait d'emphyseme, parce qu'il fumait deux paquets de cigarettes par jour et était mort bien avant ma naissance. Et c'est ainsi qu'ils avaient hérité du supermarché.

Ma tante Amelia se tenait au courant des affaires du supermarché, mais elle n'y travaillait pas. Elle passait son temps dans son appartement, en nuisette, à fumer et, les après-midi, à fumer en buvant du vin. Elle possédait des tuniques de tous les styles et couleurs. Mexicaine, de la Guajira, indienne, avec des teintures hippies et des broderies de Cartago.

Chaque fois que son anniversaire ou Noël approchait, ma mère se plaignait qu'elle ne savait pas quoi lui offrir. À la fin, elle lui achetait toujours une nuisette. Ma tante la recevait avec une émotion qui ne semblait pas feinte, affirmant qu'elle était ravie et qu'elle n'en avait pas de ce genre ou que justement, cette couleur lui manquait.

Mon père était le directeur du supermarché. Il ne prenait jamais de vacances. Il se reposait quand le supermarché fermait, les dimanches et les jours fériés. Il arrivait le premier le matin, partait le dernier, et parfois, il devait recevoir des livraisons tardives au milieu de la nuit. Le samedi, après la fermeture, il se rendait à l'hôpital San Juan de Dios pour offrir des biens alimentaires aux malades.

Ma mère se trouvait dans le garde-manger, occupée à faire de la place pour de nouvelles victuailles, quand mon père était entré. Elle ne l'avait pas vu. Lui, à l'inverse, avait été tellement impressionné qu'il était allé demander à la nonne responsable

pas la voix pâteuse et pas de boîtes de Kleenex à côté d'elle. Je suis retournée dans le couloir pour examiner, à travers la fenêtre, l'état des *guayacanes*. Ils n'étaient pas en fleur. Pas dénudés non plus. Ils avaient reverdi et chaque branche portait de nouveaux bourgeons.

L'escalier à mes pieds, avec les planches et les tuyaux en acier noir, m'a paru plus abyssal que le précipice de la *finca*, plus escarpé et effrayant. La jungle, en bas, abondante, avec ses plantes vertes et en pleine santé. Le vent de l'après-midi est entré par les fenêtres, la jungle s'est réveillée de sa quiétude, et l'appartement, malgré ma mère, a fait la fête.



---

13924

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 4 septembre 2023*

Dépôt légal : septembre 2023  
EAN 9782290379714  
OTP L21EPLN003369-545744

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion